

L'été 57

Patrice Haubery



Une affaire de meurtre est une affaire de meurtre,
qu'elle soit vieille d'un jour ou de soixante ans.

Agatha Christie



Dans le cabinet d'un psychanalyste, un homme revient sur son passé. Son enfance a été marquée par plusieurs meurtres quasi-simultanés non élucidés survenus dans son village natal. Le praticien se prend au jeu de l'introspection et entre en dialogue avec l'inconscient de son patient. Les deux hommes vont essayer de résoudre les énigmes restées sans réponse après les enquêtes qui se sont succédées dans ce petit village de bocage, où le mutisme est érigé en règle de survie.

L'auteur nous entraîne dans un thriller où les enquêtes de l'époque côtoient celle du cabinet feutré. La plupart des protagonistes sont morts. Restent les écrits, les journaux, les comptes rendus d'interrogatoires, les témoignages, les désinformations savamment orchestrées. L'été 57 nous fait entrer dans l'histoire d'un village meurtri, par les événements du vingtième siècle.

Direction éditoriale

Marinka SCHILLINGS



Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage,
quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2023

Isbn numérique : 978.2.313.00668-9
Dépôt légal : octobre 2023

Illustration de de couverture ©Beatrice Thony

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau 69250 Neuville-sur-Saône

Patrice Haubery

L'été 57

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

À mes parents

Tout crime a des correspondances secrètes avec l'amour.

OCTAVE MIRBEAU

1.

L'homme est affable, courtois, la cinquantaine grisonnante, le regard droit, la poignée de main engagée, le sourire juste perceptible. Je sais que ma démarche est banale pour lui, elle est déstabilisante pour moi. Je découvre le cabinet, sobre, presque totalement blanc, dans lequel je m'allonge pour la première fois, une bibliothèque agencée comme un décor d'*Apostrophes*. Deux cadres, qui représentent un jardin médiéval, sont accrochés au-dessus d'un bureau Napoléon III sans objet superflu, rehaussé d'une lampe du même style. Un siège confortable trône à l'arrière d'un canapé en velours. Deux fenêtres en triple vitrage bordées de lourds rideaux feutrés donnent sur la rue.

- Qu'est-ce qui vous amène chez moi, monsieur ? me questionne-t-il d'une voix neutre.
- Je ne saurais pas vous expliquer la logique de ma démarche, j'éprouve un sentiment d'oppression depuis quelque temps...
- Je vous écoute ...

Un long silence s'installe entre nous. Que suis-je venu chercher dans ce cabinet ? Je m'en veux d'avoir franchi cette porte vers l'inconnu ... En quelques minutes, je comprends qu'il n'est pas ici pour me parler et trouver les solutions à ma place. Il est juste là pour refléter mes propres réponses. Pendant combien de temps ? Je sens que cela va être dur de monologuer. Je ne sais pas par quoi commencer, ma vie actuelle, mes études, mes origines, mes parents, ma sœur, ma femme, mes enfants, mes ancêtres, mon activité. Aux yeux des psys, tout est prétexte à analyse, tout est problème, tout est lié, relié, mais par combien de fils ?

Au moment où enfin je me lance dans un premier sujet qui aborde la ou les vraies questions, la séance est levée...

- Mais, je ne suis chez vous que depuis une demi-heure...
- Prenons rendez-vous si vous en êtes d'accord.

Il avait regagné son bureau et sorti son agenda. J'observe son écriture, l'organisation de son planning... très bien calligraphié, sans rature.

- Mardi 17, à 15h15, voulez-vous ?

Je sens dans le ton que je n'ai pas grand choix. Je réponds par l'affirmative, il m'accompagne jusqu'à la porte du cabinet, donnant directement dans l'escalier de

service, pour ne pas croiser un autre patient. Il me salue avec courtoisie.

Les semaines s'écoulaient avec le même protocole sans que je ressentisse de progrès. Je retrace ma vie au fil de l'eau, tantôt avec de nombreux détails, certaines fois avec de longs mutismes entrecoupés d'un :

– À quoi pensez-vous ?

Je trouve la démarche plutôt plaisante, je ressors à chaque fois avec un sentiment de légèreté, de bien-être diffus. J'y reviens avec plaisir. L'homme se montre attentif, silencieux souvent, et je me prends au jeu de me raconter sans retenue.

*

La première séance significative arrive au bout de deux mois. Je ne sais pas expliquer pourquoi. La prise de confiance sans doute, l'envie d'avancer, l'ambiance feutrée, accompagnée d'empathie consentie ...

Pour la première fois depuis des décennies, je me mets à pleurer en évoquant la fin des années heureuses, le terme de ma petite enfance, brutalisée, tétanisée, traumatisée, violée, occultée par la mort de mon père.

C'était au printemps 57, dans mon bourg de l'ouest de la France, peuplé de près de mille trois cents âmes au beau milieu du bocage vendéen. La végétation venait de reprendre le dessus sur la campagne triste, la vie renaissait à grandes pousses. À midi, le clocher du village sonnait

les douze coups. L'angélus suivait la répétition des douze coups. C'était ainsi depuis que l'horloge de l'église avait été installée. Le temps était cadencé au gré de la représentation religieuse.

À l'heure du déjeuner, Ghislaine Bonnefous, mercière de son état, tirait le rideau de son échoppe en regardant partir les enfants des écoles vers leurs demeures respectives. Nous l'appelions la femme à barbe, car elle laissait entrevoir une espèce de moustache brune quand on la regardait de près. Chacun à notre tour, nous allions dans sa boutique, sous quelque prétexte, pour constater l'étendue de l'anomalie. De temps en temps, elle se rasait pour se redonner un semblant de féminité à l'aube de ses cinquante ans. Le boucher fermait son magasin en même temps que l'horloger, bien placé pour surveiller le tempo.

Michel et moi, sac de billes accroché à la ceinture, nous longions le petit mur des jardins, à l'affût des lézards qui commençaient à sortir. Le lance-pierre à la main, nous nous hasardions à toucher un minuscule reptile, dans l'espoir d'apercevoir un saurien vert synonyme de trophée. Nous arrivions dans un baraquement, domicile provisoire de Michel. Bientôt, il dormirait dans une vraie maison. Le réaménagement du village détruit pendant la guerre était presque terminé et le cauchemar vécu par nos parents ne serait plus qu'un mauvais souvenir. Je le savais, car c'était mon père, adjoint au maire, chargé de la reconstruction, qui s'en occupait.

Un jour de mars, je marchais dans le petit sentier bordé de peupliers, au bord du ruisseau en crue. La vanne de l'étang avait dû être ouverte pour le nettoyer et établir l'inventaire des nombreuses carpes et tanches. J'aperçus maman au bout du chemin. Elle avait l'air joyeuse, une bonne nouvelle sans doute. Je courus dans sa direction, le sac de billes ballottant sur mes cuisses. Le cartable déséquilibra ma cavalcade. Elle me prit dans ses bras, m'embrassa très fort en m'expliquant qu'elle venait de remporter un grand concours organisé par un journal.

- Je suis contente, tu ne peux pas savoir, c'est formidable... je ne pensais pas du tout gagner... laisse-moi t'embrasser, tu vas être fier de ta maman.

Je n'avais pas besoin d'être fier, je l'étais déjà. Je le comprendrai bien plus tard, c'était une très jolie dame, mais comme pour tous les garçons, elle était pour moi la plus belle du monde. Je sentis son étreinte, la tête rivée le long de son ventre, j'entendais sa respiration accélérée, rythmée par un petit gargouillis. Cela m'amusait, elle me prit par la main et nous partîmes vers la maison presque en dansant.

Toutes les femmes de France avaient été invitées à participer à ce grand concours, c'était le premier du genre à cette échelle. Le jeu consistait à classer les dix qualités d'un bon mari dans l'ordre d'importance. Pour moi c'était facile puisqu'il était question de mon père, l'homme le

plus fort de la planète. En réalité, plus d'un million de Françaises avaient concouru à ce jeu organisé par la revue hebdomadaire *Elle* et c'était maman qui avait gagné. À mes yeux de petit garçon, je ne mesurais pas ce que pouvait représenter un million. C'était plus que le village et les alentours.

L'effervescence régnait dans la maison. Les journalistes allaient venir prendre des photos de ma chambre et mes jouets devaient être rangés. Tout le monde se réjouissait de cet évènement surprenant, sauf ma tante Blanche, jalouse du succès de ma mère. Pourquoi donc n'était-ce pas elle qui avait gagné ? Après tout, on parlait de son propre frère. Mon autre tante, Antoinette, haussait les yeux au ciel en poussant des petits rires sarcastiques, « *Ma pauvre Blanche* ». Et puis, le prix était très conséquent, cinq millions de francs de l'époque, le nouveau franc n'était pas encore arrivé.

*

Je me souviens de cette semaine de bonheur, l'interview de maman par le *Courrier de l'Ouest*, l'arrivée des journalistes parisiens, les photos dans la maison, ma sœur avec ses tourterelles, moi avec mon gibus trouvé dans le grenier pour me faire un déguisement d'homme.

Mon père, en retrait, laissait sa femme sur le devant de la scène. Réception à la salle des fêtes, remise du prix, prises de vues officielles, tout défilait dans ma tête comme le jour le plus formidable de ma petite vie.

À l'école, je devins quelqu'un que l'on regardait avec admiration, avec envie. Ma candeur ne me fit pas ressentir les jalousies. J'étais très fier que ma mère eût choisi le mari le plus parfait à ses yeux et visiblement aussi aux yeux du jury. Elle avait répondu à toutes les questions en fonction de sa perception de femme, heureuse, épanouie, sans aucune ombre apparente à l'horizon. C'était la fin d'une série de revers et de frustration familiale dans cet après-guerre long à cicatriser.

Je retournais en classe avec bonheur, mon sac de billes flambant neuf, dans un joli pantalon à bretelles acheté la veille aux galeries Michon. Les journaux titraient sur l'évènement régional, et puis *Elle* parut la semaine suivante avec pas moins de cinq pages sur le concours. Maman recevait son chèque, ma sœur crânait avec sa robe du dimanche et moi coiffé du gibus, je tenais une tourterelle dans les mains. Et puis les deux dauphines souriaient jaune, mais aucune photo de mon père, pourtant le mari le plus parfait au monde.

- Comment l'expliquez-vous ? me demande le psy.
- Durablement, je me suis posé la question... En réalité, il savait à ce moment-là qu'il n'en avait plus pour très longtemps !

Derrière ma tête, j'entends la pointe de son crayon crisser sur son petit carnet, signe d'un intérêt certain sur les propos que j'exprime. Il en casse même sa mine et la retaille.

- Que voulez-vous dire ?
- Je l’ai appris beaucoup plus tard. Ma mère m’a raconté avec émotion la façon dont ils ont su.
- Hum, hum ...
- Mon père était tout le temps fatigué, son ami médecin, le docteur Wiesel, avait diagnostiqué un dysfonctionnement du cœur avec un risque d’infarctus. Aucune solution médicale n’était appropriée, sinon la réduction de son alimentation sans sel, pour maigrir et le soulager... Nous sommes en 1957.
- Bien ... Je vous revois la semaine prochaine...

Quelle frustration, au moment où je rentre dans le vif du sujet ! Il stoppe la séance, je ne comprends pas... et puis je commence à piger. Il est en train de me laisser en suspens pour que mon esprit ne s’arrête pas de tourner sur ce que je viens de lui dire et qui semble à ses yeux un élément important. Un peu comme un auteur qui s’interrompt tous les jours d’écrire sur une phrase en cours et retrouve sa continuité de réflexion le lendemain. Pendant une semaine, je repense à tout. Que vais-je découvrir à la prochaine séance ? J’éprouve comme un sentiment de légèreté, de bien-être. Tout à coup, je me prends au jeu de cette introspection salutaire.

*

En réalité, dès novembre 56, maman avait sollicité un cardiologue à Paris pour en avoir le cœur net, c’était le

mot. Elle avait proposé à mon père de monter à la capitale pour le consulter. Il avait accepté non sans en parler à son ami le docteur Wiesel, qui ne se vexa pas d'une contre-visite. Le diagnostic resta vague, avec des termes savants, et lui donna un espoir de vie à moyen terme. Sortie dans la rue, ma mère prétexta l'oubli de son carnet d'adresses sur le bureau du cardiologue pour le revoir sans mon père et lui demander droit dans les yeux, la réalité de la situation. Verdict sec : six mois tout au plus. Elle redescendit sans laisser apparaître la moindre émotion, et ils rentrèrent à la maison. Elle lui en avait fait part quelques jours après.

*

- Je vous écoute.
- L'insouciance du concours gagné en avril 57 a complètement occulté l'état réel de santé de mon père, ce qui explique qu'il n'apparaisse sur aucune photo. Il mourut le premier mai, à 53 ans.
- Hum, hum
- Pour moi, ce fut un effroyable trou noir, j'ai mis des années à comprendre ce qui lui était arrivé. Pendant très longtemps, j'ai pensé que j'allais le voir au coin d'une rue, qu'il allait revenir comme si rien ne s'était passé. Je n'étais plus comme les autres enfants, j'avais l'impression que cela s'apercevait sur mon visage... En vous en parlant en ce moment, je revis cet instant précis où il est tombé devant moi lourdement. J'entends les cris